

A QUI LE SAINT BENI SOIT-IL DONNE-T-IL LA SAGESSE?

(PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

Lis prirent de devant Moché toute l'offrande qu'avait apportée les bnei Israël pour le travail du sanctuaire pour le faire, et ils lui apportaient encore une offrande tous les matins» (Chemot 36, 2).

Le verset dit que les bnei Israël apportaient à nouveau leurs offrandes tous les jours pour le Sanctuaire, non parce qu'ils ne pouvaient pas tout apporter en une seule fois, mais parce que chaque jour ils s'élevaient dans la sainteté, et toute leur offrande de la veille leur paraissait tout à fait insignifiante, c'est pourquoi ils apportaient de nouveau à Moché, et il fallut les arrêter.

En vérité, les Sages ont dit (Sifri VaEt'hanan, 6, 8): « Que les paroles de Torah ne soient pas à tes yeux comme un ancien ordre du roi que l'homme ne sait pas apprécier, mais comme quelque chose de nouveau vers lequel tout le monde court.» C'est pourquoi chacun doit considérer que son service d'hier était loin d'être suffisant. Si l'homme ne peut pas renouveler son service tous les jours, il risque de tomber dans l'habitude dans l'accomplissement des mitsvot et l'étude de la Torah, qu'elles ne soient pas comme neuves à ses yeux.

Toujours nouvelles

Et pourquoi « le matin » justement? On peut l'expliquer d'après les paroles du Ari zal (Cha'ar HaKavanot, Derouchei Birkat HaCha'har) pour qui l'expression « Qui renouvelle dans Sa bonté chaque jour l'acte de la Création » montre que le Saint béni soit-Il renouvelle les forces de l'homme chaque matin, ainsi qu'il est dit (Eikha 3, 23): « Neuves tous les matins, grande est Ta fidélité ». De même que le Saint béni soit-Il renouvelle la Création chaque jour pour l'homme, l'homme doit renouveler ses forces pour servir Hachem, afin que son service d'aujourd'hui ne soit pas le même que son service d'hier. C'est pourquoi les bnei Israël renouvelaient leurs forces chaque matin, à la façon dont D. renouvelle leurs forces chaque matin, alors leur service d'hier leur paraissait insignifiant.

Quiconque ajoute – on lui ajoute

Le Ba'al Chem Tov zatsal disait à ses disciples (voir le testament du Rivach, 2, 20): Pourquoi les talmidei 'hakhamim ne réussissent-ils pas dans leur étude? Parce qu'ils ne font pas attention dès qu'ils se lèvent le matin à leur devoir de servir Hachem toute la journée. En effet, le matin la pensée de l'homme est libre, et s'ils réfléchissaient au fait qu'ils se lèvent pour servir D., leur service donnerait ses fruits. C'est pourquoi les bnei Israël apportaient d'autres offrandes tous les matins, car leur service d'hier leur paraissait comme s'ils n'avaient rien fait, et au matin de chaque jour ils s'efforçaient de renouveler leur service aujourd'hui.

L'homme doit toujours ajouter chaque jour à son service de D., et renouveler ses forces en ajoutant à son service d'hier. Les Sages ont promis (Ta'anit 30a): « Quiconque ajoute, on lui ajoute. » Mais celui

qui n'ajoute rien, en se contentant de dire: Il suffit que j'aie servi mon Créateur hier, pourquoi est-ce que je devrais ajouter encore aujourd'hui? A celui-là le Saint béni soit-Il n'ajoute pas de forces. Nous apprenons dans la Guemara (Berakhot 40a): « Voyez combien le Saint béni soit-Il se comporte différemment des hommes! Chez les hommes, un ustensile vide peut contenir, mais un ustensile plein ne peut pas contenir. Alors qu'avec le Saint béni soit-Il, il n'en est pas ainsi: quand quelque chose est plein, il peut contenir, mais s'il est vide il ne peut pas contenir, ainsi qu'il est dit (Chemot 15, 26): « Et il dit: si vous écoutez véritablement (im chamoachmeou) », si tu écoutes, tu écouteras encore, et sinon, tu n'écouteras pas. Autre explication: Si tu écoutes dans ce qui est ancien, tu écouteras dans ce qui est nouveau, mais si ton cœur se détourne, tu n'écouteras plus. »

Il n'y a de bon que la Torah

On apprend que le Saint béni soit-Il n'ajoute qu'à celui qui ajoute de lui-même. Il est dit (Berakhot 55a): « Le Saint béni soit-Il ne donne la sagesse qu'à celui qui a la sagesse ». Quand l'homme ajoute, le Saint béni soit-Il ajoute à son tour, et si le cœur de l'homme se remplit de sagesse et qu'il ne puisse plus en recevoir davantage, que fait le Saint béni soit-Il? Il élargit le cœur de l'homme pour qu'il puisse recevoir encore, comme le dit le roi David (Téhilim 119, 45): « Je marcherai dans de larges avenues. » Nos Sages ont dit (Avot 6, 1): « Quiconque étudie la Torah pour l'amour du Ciel devient comme une source jaillissante et comme un fleuve intarissable. » Il n'y a pas de plus grand amour du Ciel dans l'étude que d'ajouter chaque jour à son service d'hier. Il est également dit (Avot 6, 2): « Quiconque étudie la Torah constamment, s'élève dans le service de Hachem. »

Mais le roi David a dit (Téhilim 33, 9): « Goûtez et voyez comme est bon Hachem ». Or il n'y a de bon que la Torah (Berakhot 5a), les paroles de Torah sont comparées à un goût, de même que le goût, tant que l'homme le goûte il en veut de plus en plus, de même les paroles de Torah, tant que l'homme les goûte et les apprend, son âme aspire à la Torah de plus en plus.

Ailleurs, le roi David compare l'étude de la Torah à un mets, et il dit (Téhilim 40, 9): « Ta Torah est dans mes entrailles » ; de même que les entrailles, tant que l'homme les remplit de nourriture et de boisson, s'élargissent et en demandent de plus en plus, il en va de même des paroles de Torah. Tant que l'homme les goûte et en jouit, il veut en ajouter encore et encore, jusqu'à ce que le Saint béni soit-Il élargisse sa faculté de recevoir afin qu'il puisse en rassembler encore et encore, il est comme un ustensile rempli, qui se remplit encore au point que lorsqu'il n'y a plus de place, le Saint béni soit-Il vient élargir le cœur et la faculté d'absorption de l'homme.

La Voie À Suivre

VAYAKHEL-
PEKOUDEI

461

17.03.07

27 ADAR 5767

Publication

HEVRAT PINTO

Sous l'égide de

RABBI DAVID HANANIA

PINTO CHLITA

11, rue du plateau

75019 PARIS

Tel: 01 42 08 25 40

Fax 01 42 08 50 85

www.hevratpinto.org

Responsable de publication

Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE

Aussi lourd que toutes

Les Sages ont dit: pour trois fautes on punit l'homme en ce monde et il n'a pas de part dans le monde à venir, ce sont l'idolâtrie, la débauche et le meurtre, et le lachon hara pèse aussi lourd que toutes. Ils en ont amené une preuve de l'Écriture, et les Richonim ont expliqué que cela signifie que ceux qui ont pris l'habitude de cette faute en permanence ne font aucun effort pour s'en garder, parce que c'est devenu pour eux comme permis.

A PROPOS DE LA PARACHA

Il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse

« Il y avait assez pour tout le travail, pour le faire et en surplus» (Chemot 36, 7).

Dans le Sanctuaire et le Temple, nous trouvons beaucoup d'endroits et de sujets qui dépendent du principe général selon lequel « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse ». Ce principe signifie que dans le Sanctuaire et le Temple, tout ce que faisaient les cohanim et les autres personnes qui s'occupaient de ce qui était saint se passait dans la richesse et la noblesse, et non avec parcimonie, tout cela à cause de l'honneur du Sanctuaire. Dans le traité Chabat (102b), la Guemara étudie la source du fait qu'il soit interdit de construire quoi que ce soit le Chabat, même petit. Abayé dit: « un pauvre fait des petits supports de marmite pour mettre dessus une petite marmite ; en ce qui concerne le Sanctuaire, quand on faisait cuire des herbes pour teindre les tentures, il arrivait qu'on doive en faire un petit peu seulement ». Rachi explique que si une teinture n'avait pas bien pris et qu'on doive recommencer pour un petit peu de laine, pour économiser sur le travail, on n'avait besoin de faire recuire qu'un petit peu d'herbes, et on faisait un petit support pour mettre dessus un petit ustensile. Rav A'ha bar Yitz'hak dit: « Il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse », et Rachi explique: « On ne faisait rien avec parcimonie, mais on faisait tout dès le début suffisamment et plus. »

C'est pourquoi quand les cohanim donnaient à boire à la bête du sacrifice perpétuel avant de l'égorger, pour qu'il soit facile de la dépecer, ils lui donnaient dans un verre en or, car « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse. »

Il est également dit dans la Guemara (Traité Tamid 31b) que les Tables pour les pains de proposition dans le Temple étaient faites de marbre. La Guemara objecte: « comme il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse, n'auraient-elles pas dû être faites en argent ou en or? »

Elle répond qu'en vérité, d'après le principe selon lequel « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse », les tables auraient dû être faites en argent ou en or, mais la nature de l'argent est de chauffer, et alors le pain de proposition aurait risqué de moisir, ce qui ne serait pas à l'honneur du Temple. C'est pourquoi on ne faisait pas les tables sur lesquelles on mettait le pain de proposition en argent ou en or.

Le principe selon lequel il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse n'est valable qu'a priori, mais a posteriori cela ne rend rien invalide. C'est pourquoi il y a une loi selon laquelle si le cohen a recueilli le sang des sacrifices dans un ustensile qui s'est cassé et a été réparé, cela ne rend pas les sacrifices invalides. Quand c'est nécessaire, il est permis même a priori de réparer un ustensile qui s'est cassé, temporairement, si on n'a rien d'autre [voir « Iriot Chelomo » sur les lois des ustensiles dans le Temple].

En fait, ce principe de « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse » vient apparemment contredire les paroles de nos Sages selon lesquelles « la Torah préserve l'argent des bnei Israël », principe à cause duquel l'urne du Temple était faite en bois. C'est aussi pourquoi on faisait le pain de proposition avec du blé, contrairement aux autres offrandes qui venaient de la semoule. Il y a d'autres exemples dans lesquels on a réduit les frais à cause du principe selon lequel la Torah préserve l'argent des bnei Israël.

Le « Tiféret Israël » (Tamid 8, 27a) écrit: La chose dépend de l'appréciation des Sages d'Israël, dans un sens ou dans l'autre, dépenser largement ou économiser. Le gaon Rabbi Eliezer Flekles zatsal dans son livre de Responsa « Techouvah MeAhava » étudie avec beaucoup d'érudition tout un ensemble de problèmes qui paraissent opposés les uns aux autres, et la façon dont les Sages tranchent d'un côté ou de l'autre. Il renvoie à son maître le gaon Rabbi Ye'hezkel Landau zatsal, le « Noda Bihouda ».

Celui-ci prend soin d'abord de s'émerveiller de l'érudition de son élève, et ensuite il établit un principe de base: On dit à propos de toute

chose qui doit obligatoirement être dans un ustensile sacré « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse ». Un principe supplémentaire est que l'argent ne s'appelle pas « pauvreté », c'est pourquoi même à propos des ustensiles du Temple, on dit « la Torah préserve l'argent des bnei Israël », et on les fait en argent partout où l'Écriture n'impose pas de les faire en or. C'est pourquoi le Rambam statue que les vêtements de kehouna qui se sont salis, on ne les lave pas, mais par ailleurs l'urne était en bois, car la Torah préserve l'argent des bnei Israël. En effet, l'urne est profane et il n'y a pas de raison de dire à ce propos « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse ».

C'est la raison pour laquelle pour les besoins des pains de proposition on achetait du blé, car la Torah préserve l'argent des bnei Israël. Au moment où l'on achète le blé, il n'a pas de sainteté intrinsèque, mais uniquement la sainteté de sa valeur financière. Quand le blé devient saint intrinsèquement, il est déjà devenu de la semoule. Il en va de même en ce qui concerne les trompettes, qui dans le Temple étaient faites en argent et non en or, parce que l'« argent » ne s'appelle pas « pauvreté », sans compter que les trompettes n'étaient pas un « ustensile pour le service du Temple ». Par ailleurs, les ustensiles pour le service du Temple qui sont cités explicitement, on ne les répare pas, parce qu'il est dit à leur propos « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse. »

Histoire Vécue

On ne crie pas le Chabat, et la guérison viendra bientôt

« Le septième jour sera pour vous saint, un Chabat de repos » (Chemot 35, 2).

Un jour, des juifs épuisés arrivèrent chez le 'hakham Yéhouda Asslan zatsal, en racontant une histoire surprenante. Leur fille, qui avait beaucoup de talent, avait tout à coup perdu l'esprit et se conduisait comme une folle...

C'est la raison pour laquelle la famille était infiniment malheureuse. Tous leurs efforts auprès des médecins et des psychiatres n'avaient rien donné.

Le 'hakham Yéhouda Asslan leur dit de faire rentrer leur fille dans sa chambre. Alors que son visage se contorsionnait en grimaces diverses, et que des voix étranges s'échappaient de sa gorge, le gaon s'adressa à elle en lui disant: « Prenez-vous sur vous-même d'observer à partir d'aujourd'hui le Chabat avec toutes ses lois? » Les yeux des parents s'écarquillaient pour voir si elle allait réagir aux paroles du 'hakham. Le visage de la fille devint sérieux et elle hocha la tête en signe d'approbation. Alors se passa une chose surprenante, qui laissa une profonde impression à tous les présents pendant de nombreuses années. Le 'hakham Yéhouda Asslan ouvrit sa sainte bouche, ses lèvres murmurèrent une supplication et une demande au Créateur d'envoyer à la jeune fille une guérison totale, guérison de l'âme et guérison du corps.

Pendant que le 'hakham était en train de prier, les présents ressentirent qu'une véritable métamorphose s'opérait chez la jeune fille. Quand il eut terminé sa prière, elle se leva saine dans son corps et dans son âme.

Ses parents se jetèrent aux pieds du 'hakham en lui exprimant leur profonde reconnaissance d'avoir sauvé leur fille. Mais dans sa grande humilité, il repoussa leurs paroles de louanges et les avertit de nouveau que leur fille resterait en bonne santé par le mérite de l'observance du Chabat...

À LA SOURCE

« Pendant six jours tu feras ton travail et le septième jour sera pour vous saint » (35, 2).

Quand quelqu'un consacre le jour du Chabat à l'étude de la Torah, et que tous les jours de la semaine son cœur se soucie de ne pas avoir le temps d'étudier la Torah, et il attend et espère le jour du Chabat, un tel homme, écrit le livre « Cha'arei HaKodech » au nom des livres saints, non seulement sanctifie de cette façon le jour du Chabat et sa récompense est grande, mais il élève également en sainteté tous les jours de la semaine et reçoit une récompense comme s'il avait étudié pendant toute la semaine...

C'est la signification directe du Midrach: « Si quelqu'un voulait faire une mitsva et il n'a pas pu la faire, l'Écriture le lui compte comme s'il l'avait faite. » C'est la même chose dans le sens inverse! Si au moment où il a le temps d'étudier, par exemple le jour du Chabat, il ne profite pas de ce temps pour étudier la Torah, alors non seulement on le punit pour ce moment-là, mais également pour les moments où il n'a pas le temps d'étudier, puisque même quand il a le temps, il ne le fait pas...

« Quiconque se sentait porté par sa générosité a apporté » (35, 21).

En général, entre « la générosité » et « le fait d'apporter », la situation change. Au début, à cause de l'impression faite par le cours qu'on vient d'entendre et qui touche au cœur, le public se réchauffe et chacun décide en lui-même de donner une contribution généreuse. Mais ensuite, quand la première impression est passée et qu'on en arrive à la poche, beaucoup se refroidissent de leur enthousiasme et se rendent quittes par une petite somme, ou regrettent et ne donnent rien du tout.

C'est pourquoi la Torah vient nous raconter les louanges des bnei Israël. Il n'en allait pas ainsi en ce qui concerne le Sanctuaire ; de tous les six cent mille juifs, il ne s'est trouvé personne qui ait donné moins que ce qu'il avait décidé en son cœur immédiatement quand il avait entendu les paroles de Moché, personne n'a regretté. Et quiconque se sentait porté par sa générosité a apporté.

« Toute femme ayant la sagesse du cœur dans les mains a filé » (35, 25).

Quelle différence cela fait-il si les femmes ont filé elles-mêmes ou non?

Certains l'ont expliqué en citant les paroles du Rav « Tseida LaDérek » qui ont quelque actualité sur ce sujet:

« Il y a des gens qui achètent un vêtement tout prêt au marché et le donnent à la tsedaka, et d'autres qui connaissent la grandeur de la récompense de la mitsva, et s'efforcent de faire le vêtement de leurs propres mains. En cela, ils recevront une grande récompense. »

C'est ce que dit le verset « toute femme ayant la sagesse du cœur dans les mains a filé »: une femme de sagesse, qui connaît la récompense des mitsvot et la grande valeur du travail pour les accomplir, filait de ses propres mains et apportait le fil au Sanctuaire, sans l'acheter tout prêt pour le donner.

« Les cent kikars d'argent servirent à fondre les socles » (38, 27).

Les socles sont ceux sur lesquels repose le Sanctuaire. Ils ont été faits des cent kikars qui avaient été donnés par la communauté d'Israël pour la construction du Sanctuaire. Ceci, écrit le 'Hafets 'Haïm, parce que le Saint béni soit-Il a voulu que tous les bnei Israël aient une part dans les socles sur lesquels reposait le Sanctuaire.

De là, le 'Hafets 'Haïm tire un enseignement sur l'étude de la Torah et ceux qui la soutiennent. Ils ressemblent au Sanctuaire et aux socles. Les deux contribuent à l'existence du monde, et les deux y sont associés.

Et voici que le mauvais penchant s'efforce de tout son pouvoir de détourner ceux qui étudient pour les séparer de la Torah, ainsi que ceux qui les soutiennent, pour qu'ils cessent de les soutenir. Comme il voit que ceux qui étudient ne l'écoutent pas, il se tourne vers les ba'alei batim qui les soutiennent.

Ici, les actes du mauvais penchant réussissent à affaiblir ceux qui soutiennent. Parce qu'ils ne connaissent pas la grandeur du devoir de soutenir la Torah...

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH

Extrait de l'enseignement du gaon et tsadik Rabbi David 'Hanania Pinto chelita

L'étude n'est pas l'essentiel

Les Sages ont dit (Tan'houma Pekoudei 11): « Parce que Moché n'avait fait aucun travail pour le Sanctuaire, le Saint béni soit-Il l'a laissé le dresser. » C'est surprenant, car tout le travail du Sanctuaire se faisait selon les instructions de Moché, alors que signifie qu'il n'avait rien fait?

On apprend de là l'enseignement selon lequel (Avot 1, 17): « Ce n'est pas l'étude qui est l'essentiel mais l'action ». Bien que Moché ait transmis à Betsalel et aux Sages la façon de faire le Sanctuaire et les ustensiles, comme il n'avait pas lui-même participé de ses mains, l'Écriture le lui compte comme s'il n'avait rien fait. Il ne lui restait aucun autre travail que d'ériger le Sanctuaire, car c'est cela qui termine le travail, or nous savons (Tan'houma Ekev 6) que « quiconque commence une mitsva, et quelqu'un d'autre vient après lui et la termine, elle est imputée à celui qui l'a terminée ». Comme D. voulait que le Sanctuaire soit imputé à Moché, Il lui a laissé le soin de l'ériger.

C'est pourquoi le Saint béni soit-Il lui a laissé le soin de l'ériger, ce que ne pouvaient pas faire Betsalel et Oholiav, car Moché s'était entièrement dévoué au Sanctuaire, c'est pourquoi il porte son nom, de même qu'il est dit à propos du Temple (Téhilim 30, 1): « Un chant pour l'inauguration du Temple de David ». Nos Sages ont demandé (Mekhilta Chira 1): « Est-ce que David l'a construit? C'est Chelomo qui l'a construit! ainsi qu'il est dit (I Melakhim 6, 14): « Et Chelomo construisit le Temple ». Alors que signifie « l'inauguration du Temple de David »? C'est que comme David s'était entièrement dévoué pour le construire, il porte son nom. »

TES YEUX VERRONT TES MAITRES

LE TSADIK ET KABBALISTE RABBI CHELOMO PINTO

Le tsadik et kabbaliste Rabbi Chelomo Pinto avait épousé la sœur de Rabbi Khalifa ben Malka zatsal de Taitouan, qui était connu comme quelqu'un de très riche. Les deux, Rabbi Khalifa et Rabbi Chelomo, faisaient du commerce, et tout ce qu'ils entreprenaient réussissait parfaitement. En même temps, il faut dire que leur grande fortune ne les aveuglait pas, ils avaient sans cesse devant les yeux l'enseignement de Rabbi Amnon de Mayence: « L'homme vient de la poussière et retournera à la poussière », et ils consacraient leur temps à la Torah et au service de D..

Pendant que leurs employés s'occupaient de leurs affaires et de leur commerce, les deux beaux-frères s'occupaient de Torah et discutaient de sagesse et de problèmes talmudiques. Parfois, leur étude était dérangée par des employés qui venaient leur demander des conseils nécessaires dans des choses urgentes qui ne pouvaient attendre, mais dès qu'ils avaient fini, les deux revenaient à la Torah.

Pendant la plus grande partie de la journée, les deux beaux-frères étaient ensemble, portant talit et tefilin et étudiaient ensemble. Une bonne partie de la journée était consacré à des discussions halakhiques touchant aux réponses qu'ils donnaient à ceux qui venaient leur poser des questions.

Avec humilité

On peut apprendre combien l'humilité inhérente à la personnalité extraordinaire de Rabbi Chelomo était grande du fait que dans les réponses halakhiques qu'il envoyait dans les communautés d'Israël, il demandait à son beau-frère Rabbi Khalifa de ne pas mentionner son nom. La raison en était qu'il voyait en son beau-frère un ange de D., trop grand et honorable à ses yeux pour qu'il se permette d'ajouter son nom sur une décision halakhique à côté du sien.

Leur étude en commun se poursuivait même pendant leurs voyages à l'étranger, des voyages qui étaient nécessaires pour le commerce. Les deux avaient des bateaux qui conduisaient des marchandises du Maroc en Espagne et au Portugal. A un certain moment, Rabbi Chelomo Pinto déménagea avec sa famille et suivit son beau-frère à Agadir, où ils s'installèrent. Mais à Agadir, Rabbi Chelomo fut victime d'une catastrophe. Sa femme mourut à la fleur de l'âge, sans laisser d'enfant.

C'est pourquoi il quitta Agadir pour Marakech, où il épousa en secondes noces quelqu'un de la famille Benvenisti. Ensuite, il retourna à Agadir, où la maison se remplit

de lumière et de joie, sous la forme du fils qui lui naquit, qu'il appela 'Haïm, et qui est le gaon, kabbaliste et tsadik Rabbi 'Haïm Pinto le Grand.

Quelles fautes as-tu commises aujourd'hui?

Le tsadik et kabbaliste Rabbi Chelomo Pinto a eu dix fils, des ba'hourei yéchivah qui étudiaient la Torah jour et nuit. On raconte qu'une certaine nuit, après l'étude à la yéchivah, l'un des fils de Rabbi Chelomo rentra à la maison et suspendit sa veste dans l'entrée.

Peu de temps après, un juif pauvre qui vivait dans le quartier, et qui n'avait pas de quoi nourrir sa famille, entra chez eux. Il prit la veste suspendue, sortit et alla la vendre. Avec l'argent qu'il en reçut, il acheta au marché de quoi donner à manger à sa famille pour le soir.

Et voici qu'au milieu de la nuit, il fut pris de terribles maux de ventre, que rien ne pouvait calmer. Aucun des remèdes qu'il essayait n'y pouvait quoi que ce soit. Sa femme, qui vit sa douleur, lui demanda: « Quelles fautes as-tu commises aujourd'hui? » Il répondit: « J'ai pris la veste du fils du Rav et je l'ai vendue à Untel pour pouvoir vous apporter à manger. » Dès les premières lueurs du jour, la femme se leva immédiatement, prit un objet de la maison, et courut chez cet homme. Elle lui donna l'objet et lui reprit la veste du fils du Rav.

Ce matin-là, le fils de Rabbi Chelomo se réveilla et se prépara pour la prière du matin. Il alla vers le vestiaire, mais à sa grande surprise n'y trouva pas sa veste. Il alla dire à son père: « Ma veste a disparu, comment vais-je aller à la synagogue pour la prière? » Son père le tsadik lui répondit: « Ne t'inquiète pas! Celui qui a pris ta veste va te la rendre immédiatement. »

Ils étaient encore en train de parler qu'on entendit des coups frappés à la porte. Sur le seuil se tenait la femme du pauvre avec la veste à la main, et elle demanda d'une voix suppliante: « Le Rav sait que mon mari est terriblement pauvre, et il a volé la veste. Maintenant il est couché à la maison avec des maux de ventre, presque mort. Je vous en supplie, priez pour qu'il guérisse! » Alors Rabbi Chelomo lui répondit: « Rentre à la maison, ton mari est déjà en bonne santé. »